

ANNE-LAURE BONDOUX

L'AUBE  
SERA  
GRANDIOSE

Pôlefiction



Du même auteur  
chez Gallimard Jeunesse :

**La tribu de Vasco :**

1. La Menace
2. L'Exil
3. La Survie

Tant que nous sommes vivants

Anne-Laure Bondoux

*L'aube sera  
grandiose*

*Illustrations de Coline Peyrony*

GALLIMARD JEUNESSE

*Pour Nino,  
sans qui Orion  
n'aurait pas fait de vélo,  
et sans qui la vie serait moins drôle.*

**GALLIMARD JEUNESSE**

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

[www.gallimard-jeunesse.fr](http://www.gallimard-jeunesse.fr)

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2017,  
pour le texte et les illustrations

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2020, pour la présente édition

## Chapitre 1

Vendredi 22 :00

Cette histoire commence là, juste après l'embranchement entre Saint-Sauveur et Beaumont, sur la départementale qui traverse le plateau. Nous sommes fin juin, à la tombée de la nuit. La voiture ralentit, quitte la route principale, bifurque vers un chemin forestier mal entretenu, puis s'enfonce pleins phares sous le tunnel des branches pour descendre en direction du lac.

C'est une vieille voiture de marque allemande, le genre de tank démodé qui pollue l'atmosphère depuis la fin du xx<sup>e</sup> siècle et qui fait honte à la fille assise à l'arrière.

La fille, c'est Nine, seize ans la semaine prochaine, cinq cents kilomètres de silence au compteur. À travers la vitre, elle observe la nuit et la laideur inquiétante de ce paysage de broussailles, regrettant de ne pas avoir eu le culot de sauter en marche avant la bretelle du périph. Car à l'heure qu'il est, si sa mère ne l'avait pas *kidnappée*, elle serait chez elle, à Paris, en train de se préparer pour la fête du lycée.

Bien entendu, elle a hurlé : « Tu peux pas me

faire ça, maman! C'est pas juste! Toute la classe y sera, tout le lycée, tout le monde!» S'en est suivie une longue liste de prénoms – Margot, Béné, Izel, Arthur, Samy, Kim, Manuela – censée convaincre sa mère de faire demi-tour. Mais les plaintes et les cris n'ont servi à rien. Le temps de le dire, la voiture fonçait déjà sur l'autoroute : adieu Paris, adieu la fête.

Au moment où elles franchissaient le premier péage, Nine a escaladé son siège pour se réfugier sur la banquette, à l'arrière, le plus loin possible de sa mère, et elle a pris son téléphone. Elle avait la rage. Titania était dingue. Et complètement égoïste, comme d'habitude. Elle ne lui avait même pas dit où elle l'emmenait! Ni jusqu'à quand!

Est-ce qu'on peut porter plainte contre sa propre mère pour enlèvement?

Nine ne s'était pas séché les cheveux à la sortie de la piscine et des gouttes chlorées tombaient sur l'écran du téléphone en même temps que ses larmes.

Puis, kilomètre après kilomètre, ses cheveux ont séché.

Ses yeux aussi.

Maintenant, elle n'a plus de batterie.

Elle regarde dehors.

Elle a faim.

À la place du conducteur, une main sur le volant, l'autre vissée au bouton de l'autoradio, Titania Karelman tente d'épargner les amortisseurs de l'Opel Kadett en slalomant entre les nids-de-poule du chemin forestier, tandis que

les branches basses griffent la carrosserie. Elle réalise qu'elle n'a rien emporté pour débayer ce satané sentier. Ni pelle ni sécateur. Il ne lui reste qu'à croiser les doigts pour qu'aucun obstacle ne l'empêche de descendre jusqu'au lac.

L'après-midi même, alors qu'elle jetait deux sacs de voyage dans le coffre avant d'aller cueillir sa fille à la sortie du bassin d'entraînement, elle s'est demandé si elle ne commettait pas une erreur. Durant ses cinquante années d'existence, des erreurs, elle en a fait un paquet. La seule qu'elle ne regrette jamais, c'est Nine. Et à présent qu'elle touche au but, Titania se dit qu'elle a bien fait de l'embarquer jusqu'ici sans lui demander son avis.

Bien sûr, Nine a hurlé à cause de la fête du lycée qu'elle va rater. Tant pis. L'heure n'est pas à la fête. L'heure est à la vérité. Et la vérité les attend au bout de ce chemin tout juste praticable.

Titania tripote le bouton de l'autoradio. Au moment où la voix d'un type annonce la météo, les ondes se brouillent, puis meurent dans un crachouillis. À cet endroit du monde, même au XXI<sup>e</sup> siècle, aucun réseau n'est assez puissant pour briser le silence et la nuit des arbres. Rien n'a changé, en somme, depuis l'époque (il y a une éternité) où Titania est arrivée sur ce plateau avec sa propre mère.

– J'ai faim, grogne Nine.

Titania sourit, soulagée de l'entendre après des heures d'un silence buté.

– Qu'est-ce qu'on va manger ? insiste Nine. T'as rien prévu, évidemment.

À travers le pare-brise couvert d'insectes

écrasés, Titania devine le néant du lac et les reflets lunaires qui se diffractent à sa surface, pareils à des îles. Elle devine le ponton glissant qui court sur le pourtour et la muraille des troncs qui enserre le paysage. Pas un seul fast-food sur cette planète.

Fidèle à son serment, elle n'a jamais parlé de la cabane à sa fille, ni à personne d'autre. Tout juste si elle s'autorise un petit jeu : depuis une quinzaine d'années, dans chaque roman qu'elle écrit, elle s'amuse à placer le mot « cabane » dans la bouche d'un de ses personnages. La dernière fois, c'était dans *Opus sanglant* (page 302), au moment où le lieutenant Spiegel, fatigué par une longue traque, dit : « Je donnerais tout, je donnerais même ma collection d'accordéons, pour quelques jours tout seul dans une cabane au fond des bois. »

– Moi aussi, j'ai faim, avoue Titania. Et tu sais ce qui me ferait plaisir ?

Elle lève les yeux vers le rétroviseur central.

La question est codée, Nine connaît le code, et sa réponse signifiera (ou non) la fin des hostilités.

– Alors ? Tu sais ce qui me ferait plaisir ? répète prudemment Titania.

Nine remue sur la banquette et finit par lâcher un soupir :

– Un potage au tapioca ?

L'atmosphère se détend d'un coup. Un courant d'air tiède semble traverser l'habitacle de l'Opel.

– C'est ça, répond Titania. Un potage au tapioca. Avec une tart...



– Avec une tartine thon-tomate et des croquants poivrés, complète Nine à la façon d’une comptine qu’on récite.

C’est le premier sourire qu’elles échangent depuis qu’elles ont viré en trombe, cinq heures plus tôt, au milieu du boulevard Brune. « Ouf », pense Titania alors qu’elle aborde le dernier lacet du chemin forestier.

Un peu plus loin, elle freine dans la terre molle et les pneus de la voiture viennent buter contre une bordure.

– On est arrivées, bichette.

Nine plisse les yeux pour voir où. Elle ne voit que la nuit.

– Je ne sais pas si Octo a pensé au potage au tapioca et aux croquants poivrés, mais je te promets qu’on va manger quelque chose.

– Arrivées où ? demande Nine. Et qui est Octo ?

Titania effectue une dernière manœuvre pour ranger son tank. Elle recule, braque, contrebraque, et le pinceau des phares balaie la nuit avant d’éclairer une façade en planches où s’écaillent plusieurs couches de vernis.

– Arrivées là, dit-elle.

À l’angle, elle aperçoit la potence fixée par Rose-Aimée pour y suspendre la cloche. Un bail que la cloche n’y est plus.

– Je ne suis pas venue depuis longtemps. J’espère qu’il y a du bois sec pour le feu.

Elle coupe le moteur, troublée de ne trouver aucune autre voiture sur le terre-plein. Peut-être Octo s’est-il garé à l’écart, sous les saules ?

– Je comprends rien. On est chez qui, ici ? On va quand même pas dormir là ? s’inquiète Nine.

Titania débloque les portières. Lorsqu'elle ouvre la sienne, un flot humide et chargé de vase lui emplit les narines. À cette altitude, quelle que soit la saison, les nuits sont toujours froides.

– Qui est Octo, maman ?

Titania Karelman déplie ses longues jambes et sort de la voiture. Elle n'a jamais parlé d'Octo à sa fille. Elle n'a jamais parlé d'Octo à personne.

Cela fait dix-huit ans, sept mois et dix-neuf jours qu'elle n'a pas vu son frère.

## Chapitre 2

Vendredi 22 : 30

La première fois que Titania est entrée dans la cabane, c'était au xx<sup>e</sup> siècle, et elle avait à peu près le même âge que Nine aujourd'hui. Elle se souvient encore de Rose-Aimée, debout devant la porte, agitant le trousseau de clés sous les yeux de ses enfants.

– C'est chez nous, ici. Ce sera notre refuge. En dehors de nous quatre, personne ne doit savoir que cet endroit existe, pigé ?

Ils avaient tous prêté serment sous le contrôle de Rose-Aimée, puis elle leur avait montré la cachette, dans une boîte en fer glissée sous une latte de la terrasse qu'il suffisait de faire pivoter. Consigne impérative : celui qui part doit remettre les clés dans la boîte.

– Elles y sont, constate Titania en ouvrant le couvercle tordu.

Quelques papillons de nuit s'affolent dans la lumière de son téléphone. Elle referme la boîte avant de replacer la latte d'un coup de talon.

Derrière elle, Nine claque des dents, bras croisés sur son sweat-shirt, les yeux tournés vers

le mystère du lac et ses clapotis. Depuis qu'elle est sortie de l'Opel, la jeune fille a renoncé à ses questions en même temps qu'à sa colère. De toute évidence, la fête du lycée a déjà commencé. Et de toute évidence, elle se terminera sans elle. Quant aux réponses, elles ne viendront pas avant que sa mère le décide. Dans cette histoire comme dans d'autres, c'est elle qui dicte les règles, c'est elle qui donne le tempo. Ce n'est pas pour rien que les journaux la surnomment « la Fée du suspense ».

– Allez viens, dit Titania. On va attraper la mort.

Dans le sillage de sa mère, Nine traîne son sac de voyage jusqu'à la porte de la cabane.

À l'intérieur, il fait moins froid qu'on aurait pu le craindre. En revanche, il y a une odeur de moisi qui vous saute au nez, mélangée à celles du désinfectant et de quelque chose d'autre – romarin ou thym, difficile de savoir. Vaguement écœurée, Nine retient sa respiration pendant que sa mère cherche le tableau électrique à la lueur de son téléphone.

Le commutateur produit un clic, et soudain, pareil à un éclairage de théâtre, la lumière tombe du plafonnier, dévoilant la table installée au centre de la pièce. Comme par magie, le couvert y est dressé : trois assiettes creuses, trois verres à moutarde, un pot à eau en Pyrex, et une cocotte en fonte de couleur orange qui trône sur un dessous-de-plat assorti. Nine contemple la scène sans comprendre.

– Ça me rappelle les dînettes qu'on faisait quand tu étais petite, sourit Titania. Tu te souviens ? On se mettait en pyjama, toutes les deux

sur le canapé, et on picorait dans nos assiettes en regardant un film.

Nine, pour qui la scène évoquerait plutôt Boucle d'Or, se contente de hausser les épaules, tandis que Titania s'approche de la table et soulève le couvercle de la cocotte.

– Lapin chasseur, annonce-t-elle. Encore tiède, mais on va le réchauffer, ce sera meilleur.

Du menton, elle désigne un recoin de la pièce resté dans la pénombre.

– Tu allumes la plaque, bichette ?

Alors que Nine se décide enfin à lâcher la poignée de son sac de voyage, Titania remarque un papier glissé sous l'une des assiettes. Sans doute un mot laissé par Octo.

Dans le coin, Nine trouve une cuisinière électrique, un appareil robuste, encore plus vieux que l'Opel Kadett. *Encore plus moche*, songe-t-elle. À droite, un évier profond dans lequel quelqu'un a déposé une bassine d'eau (sale) et, au-dessus, une série de poêlons qui prennent la poussière, suspendus à des clous.

– Qui nous a fait à manger ? demande-t-elle en tournant un des boutons de la cuisinière. Octo ?

Titania n'entend pas. Appuyée au dossier d'une chaise, elle est en train de lire la lettre qu'elle a dépliée.

Vue de l'intérieur, la cabane semble plus grande qu'il n'y paraissait de l'extérieur. À part la grosse table, il y a des fauteuils (quatre) disposés autour d'un poêle à bois. Il y a aussi des vêtements entassés sur une patère fixée au mur du fond, des chapeaux en paille ou de pluie, des vestes sans âge qu'on ne porte nulle part ailleurs

qu'à la campagne. Sur un autre mur, un calendrier perpétuel et quelques photos en couleurs penchent dans leurs cadres. Enfin, sous la volée de marches d'un escalier qui mène à l'étage, un bazar de cannes à pêche, de caisses remplies d'outils et la silhouette d'un vélo d'homme dont les pneus sont complètement à plat.

Le regard de Nine revient à présent vers la fenêtre qui bâille sur le lac. À Paris, aucune nuit n'est aussi noire. Aucune nuit ne provoque ce vertige, cette sensation d'être écrasé, perdu. Elle cherche son téléphone. Pourvu que sa mère ait pensé à prendre son chargeur!

– Tu as pensé à pr...

– Finalement, ils ne seront là que demain matin, annonce Titania en repliant la lettre pour la glisser dans la poche de son pantalon.

Nine remballé sa question et se retient de demander qui est ce «ils» au pluriel. De toute façon, sa mère n'écoute jamais rien.

– Je sais que tu tenais beaucoup à cette fête, enchaîne Titania.

Tout en parlant, elle s'empare de la cocotte en fonte pour la porter jusqu'à la cuisinière.

– Je comprends que tu sois furax.

Nine hausse les épaules. Une heure plus tôt, c'est certain, elle aurait étranglé sa mère. Maintenant, c'est comme si elle avait basculé dans une autre dimension et elle s'en fiche un peu. Quelque chose la dépasse. Quelque chose dépasse même son désir de faire la fête et elle voudrait savoir quoi.

– Tu as un amoureux au lycée? continue Titania pour être aimable. Un garçon qui te plaît?

– J’ai l’impression qu’on n’est pas vraiment venues jusque-là pour parler de moi, dit Nine en pensant malgré tout à Marcus.

– C’est exact, reconnaît la Fée du suspense.

Titania Karelman se tourne vers sa fille. Elle la trouve grande et belle. Non, pas belle : magnifique. Magnifique et émouvante.

– Il va falloir que je te raconte une histoire, dit-elle.

– Ce ne sera pas la première, lui fait remarquer Nine.

– C’est une histoire assez longue, l’avertit Titania.

– Maintenant qu’on est là, je suppose qu’on a tout notre temps ?

Titania hoche la tête, se demandant toutefois si la nuit suffira. Alors qu’elle ne fume plus depuis longtemps, elle a soudain envie d’une cigarette.

– Jette un œil dans le placard du bas, derrière toi, demande-t-elle à Nine. C’est là qu’Octo planque ses trésors, d’habitude.

Nine se retourne, se penche, tâtonne. Le placard est profond. Elle finit par mettre la main sur quelque chose. Pas de cigarettes, mais une bouteille de vin. La dernière, dirait-on.

– *Château Talbot 2011*, déchiffre-t-elle sur l’étiquette. C’est un trésor ?

– Possible, sourit sa mère.

Tandis qu’elle fouille les tiroirs à la recherche du tire-bouchon et que l’odeur du lapin aux champignons réchauffe la pièce, Titania Karelman tire le fil de sa mémoire jusqu’à une autre nuit. Une nuit blanche, vieille de trente ans. Le moment où sa vie a basculé.

Elle n'a jamais pu écrire là-dessus et elle se demande comment s'y prendre pour raconter ça. Par où commencer ? Doit-elle remonter à l'époque de sa propre naissance ? Au squat ? Ou plus loin encore, quand Rose-Aimée a rencontré celui dont le nom s'étalait dans le journal, hier matin ? Certaines histoires, comme les vieilles maisons, ont des entrées dérobées difficiles à trouver.

Ah, voilà le tire-bouchon.

– « La Fée du suspense », tu parles ! dit-elle en débouchant la bouteille. C'est nul comme surnom.

– Pas du tout, réplique Nine. À ta place, je serais même fière.

Titania remplit son verre et la lumière du plafonnier dessine une lune tremblante à la surface du bordeaux. Pendant longtemps, les polars qu'elle publiait sont restés confidentiels. Quelques milliers de lecteurs, une ou deux traductions, rien de flamboyant. Jusqu'à l'an dernier et la parution d'*Opus sanglant*. Pourquoi celui-ci s'est-il soudainement si bien vendu ? Elle ne se l'explique toujours pas.

– Tu as raison, dit-elle. Il est très bien, ce surnom.

Elle entend encore Rose-Aimée, s'adressant à elle trente ans plus tôt, lors de cette incroyable nuit où tout a changé : « À partir de maintenant, tu ne peux plus garder ton véritable nom. Trouve un pseudo. Invente-toi une nouvelle identité. » En hommage à la pièce de Shakespeare qu'elle étudiait cette année-là à l'université, elle avait adopté le prénom de la reine des fées, Titania, sans se douter que des années plus tard, les journalistes en profiteraient pour filer la métaphore.



– D’ailleurs, maintenant que tu es connue et que tu vas gagner de l’argent, tu pourrais peut-être changer de voiture, lui suggère Nine. Un tas de ferraille aussi pourri, franchement, c’est pas digne d’une fée!

– Ah oui? Et quel genre de carrosse conduisent les fées, d’après toi?

– Des citrouilles! sourit Nine. Bon d’accord, mais alors tu pourrais au moins m’acheter un nouveau téléphone, parce que celui-là... il est un peu...

– Un peu quoi? l’interrompt sèchement sa mère. Il est tout neuf. Je te rappelle que je te l’ai offert à Noël! On a déjà eu cette discussion mille fois, Nine, ça suffit. Allez, assieds-toi.

C’est vrai. Mille fois déjà, Nine a tenté d’expliquer à sa mère combien il est important à ses yeux d’avoir les mêmes trucs que les autres (dans sa classe, personne ne possède un téléphone de cette marque chinoise!), mais la Fée du suspense refuse de comprendre. Tout de suite, il faut qu’elle s’énerve, qu’elle emploie des grands mots comme « consumérisme », « comportement grégaire », blablabla.

– C’est bon, laisse tomber, soupire la jeune fille en s’asseyant.

Titania récupère la cocotte fumante, la pose sur le dessous-de-plat au milieu de la table et remplit leurs assiettes.

– Octo avait prévu de dîner avec nous, mais il a changé d’avis. Finalement, il est parti chercher Orion et Rose-Aimée à l’aéroport.

Nine plante sa fourchette dans le premier morceau de viande, tellement cuit que l’os se détache

tout seul. Elle prend le temps d'énumérer mentalement cette liste de prénoms inconnus : Octo, Orion, Rose-Aimée.

– Les personnages principaux de ton histoire, je suppose ?

– Exact, bichette. Sauf que cette fois, ce n'est pas moi qui les ai inventés.

Titania boit une gorgée de vin, puis une deuxième. L'assiette fume sous son nez. Ses yeux glissent vers la fenêtre.

– J'aime pas trop quand il fait si noir, avoue Nine en suivant son regard.

– Ici, c'est toujours comme ça. On dirait que le jour ne va jamais revenir, dit Titania. Mais tu verras, l'aube sera grandiose.

Elle pose son verre.

– L'histoire que je vais te raconter, ce n'est pas moi qui l'ai inventée non plus, puisqu'elle est vraie. Elle commence dans mon enfance.

– Ah oui ? Au paléolithique, tu veux dire ? s'amuse Nine.

– C'est ça. Avant l'époque des ordinateurs, avant les smartphones, les mp3 et Internet. Tu peux imaginer ?

– Heu... pas vraiment. Au fait, est-ce que tu as pensé à prendre mon chargeur ?

– Je regarderai, bichette. J'ai fait les sacs un peu vite, je ne sais plus. Mais autant que tu le saches : il n'y a pas de réseau, ici. C'est bon ? Tu survivras ? Je peux continuer ?

La bouche pleine, Nine encaisse le choc – pas de fête, pas de réseau, donc pas d'amis à qui parler – pendant que Titania se concentre sur un point invisible au-dessus de la fenêtre.

– La première fois que j’ai mis les pieds sur ce plateau perdu, j’avais quatre ans. Presque cinq, en fait. À cette époque, ma mère conduisait une sorte de fourgonnette, une Panhard des années 50. Ça ne te dit rien, bien entendu. En tout cas c’était un engin encore plus vieux que notre vieille bagnole.

– Encore plus moche ?

– Représente-toi un ovni bleu ciel avec deux hublots à l’arrière, ronds comme des yeux de poisson !

Nine picore quelques champignons et sourit. Une voiture avec des yeux de poisson ? D’accord. Voilà le genre de carrosse que peuvent conduire les fées.

– Ce soir-là, poursuit Titania, quand ma mère s’est garée devant la pompe de la station-service, la jauge était dans le rouge.

La Fée du suspense ferme les yeux. Elle laisse la scène se déployer dans sa mémoire avant d’ajouter :

– Et le ciel aussi était rouge.

## Chapitre 3

Juillet 1970

J'avais collé mon front contre un des hublots de la Panhard, à l'arrière, et je ne disais plus rien depuis des heures. Je guettais les prémices de la nuit. J'avais peur qu'on tombe en panne, peur de dormir encore sur le bord de la route. J'avais peur des forêts que nous venions de traverser, et je n'aimais pas non plus ces bosses pelées que j'apercevais sur les hauteurs. J'avais l'impression de rouler sur le dos d'un bison mort.

– Alors ? a fait ma mère en coupant le contact.  
Qui avait raison ?

J'ai décollé mon front de la vitre. J'ai vu les deux pompes à essence, et plus loin, la boutique Fina avec sa drôle de vitrine arrondie.

– Toi, ai-je reconnu, soulagée.

– Il va falloir que tu me fasses confiance, Consolata. Sinon, on ne va pas y arriver.

Je me suis tournée vers elle. Du haut de mes quatre ans presque cinq, je voyais déjà combien ma mère était belle, jeune et seule. Trop belle, trop jeune et trop seule pour s'occuper d'autant d'enfants.

– Tu as faim ?

– Ça va, ai-je menti.

Nous n'avions rien dans l'estomac depuis les œufs à la coque qu'on avait mangés à Saint-Bonnet. Des heures qu'ils étaient digérés. Par chance, les bébés dormaient.

– Moi aussi, ça va, a dit ma mère. Mais j'ai quand même envie d'une petite gourmandise. Une soupe au tapioca, par exemple. Avec une tartine thon-tomate et des croquants poivrés.

J'ai senti ma bouche se remplir de salive. Rose-Aimée avait un don pour choisir les mots. Elle connaissait leur pouvoir, leurs saveurs. Elle jouait avec.

– Tiens, regarde ! Tu crois qu'il nous offrirait une gourmandise, ce monsieur-là ?

Elle a ouvert la portière de la fourgonnette, et elle a déplié ses jambes de flamant rose.

Depuis le fond de la Panhard, j'ai vu le type, debout devant la porte de la station-service, aussi immobile qu'un Photomaton. Il regardait ma mère. Il portait une salopette de travail, un jerrican en plastique à la main gauche, et il avait une auréole au-dessus de la tête. Mais ça, c'était à cause de la lumière du crépuscule, de ce soleil rouge qui inondait tout et qui incendiait la vitrine de la boutique derrière lui.

J'ai enjambé les sièges, et je suis sortie à mon tour de la fourgonnette. Je ne voulais pas que ça recommence, comme au squat, et que le type s' imagine des choses au sujet de ma mère. Je supposais que ma présence pouvait la protéger du désir des hommes.

– J'allais fermer, a dit le type.

– On est à sec, a répondu ma mère. Je crois que vous êtes notre ange gardien.

Le pompiste s'est déplacé vers elle. Ses yeux clignaient dans la lumière du couchant.

– De nous deux, je ne sais pas qui est l'ange, a-t-il dit en posant son jerrican par terre.

J'ai compris qu'il ne m'avait pas vue, alors j'ai couru me coller contre les jambes de ma mère. Pour dire où était mon territoire.

– Ah..., a fait le pompiste en me regardant pour la première fois. Mais le voilà, l'ange!

– Elle s'appelle Consolata, a expliqué ma mère. C'est un prénom italien.

– Vous êtes italiennes? s'est étonné le pompiste, à cause de nos cheveux si blonds.

– Non, mais j'ai la passion des langues! a dit ma mère en riant trop fort.

Le pompiste a ri trop fort avec elle tandis que je fronçais les sourcils.

Depuis huit jours entiers que nous étions partis du squat sans un sou en poche, nous avions rencontré plusieurs anges gardiens : le vieux monsieur de la ferme aux cochons qui nous avait fait cuire des saucisses, l'épicière chez qui j'avais dormi dans un vrai lit et bu de la limonade, la gentille dame de Saint-Bonnet et ses œufs à la coque... Mais là, quand bien même nous n'avions plus une goutte d'essence, je n'étais pas contente. Sans doute parce qu'il plaisait à ma mère, je détestais ce type et sa station essence.

– Où est-ce que vous allez, comme ça? a-t-il demandé en décrochant le pistolet de la pompe.

– À gauche à droite, a fait ma mère en jouant

avec une mèche de ses cheveux. Je cherche du travail.

J'ai tressailli.

– Mais tu as dit qu'on allait chercher m...

– Il faut bien qu'on mange ! a répliqué ma mère en me fusillant du regard. Et pour ça, je dois trouver un travail, figure-toi.

Elle a levé les yeux au ciel, agacée. J'ai eu envie de la mordre.

– Quel genre de boulot ? a repris le pompiste pendant que l'essence se déversait par à-coups dans le réservoir de la fourgonnette.

– Je suis douée pour pas mal de choses, a menti ma mère.

– Ah oui ! Comme le maniement des langues ! s'est esclaffé le pompiste.

– Vous connaissez quelqu'un qui pourrait avoir besoin de moi ? a demandé ma mère avec une gravité soudaine.

Lentement, le type a rangé le pistolet dans son logement, sur la tempe de l'appareil. Et sans lâcher ma mère du regard, il a essuyé ses mains sur le plastron de sa salopette.

– Il commence à être tard, a-t-il dit. Même à cette saison, les nuits sont froides, sur le plateau. J'habite à Saint-Sauveur, c'est à quelques kilomètres. Vous avez un endroit où dormir ?

En plus de tout le reste, ma mère avait un sourire magnifique. Au moment où le soleil tombait derrière la ligne de l'horizon, elle l'a offert au pompiste.

C'est comme ça que le lendemain, au bout d'un terrain en pente, ma mère a mis deux cales sous les pneus, à l'avant de la Panhard. Elle a ouvert

les portes, et quand j'ai vu qu'elle sortait toutes nos affaires du véhicule, j'ai voulu l'en empêcher.

– Arrête, Consolata.

J'ai continué.

– Arrête! a crié ma mère en lâchant un sac dans l'herbe humide.

– Mais tu avais promis d'aller chercher m...

Elle a posé un doigt autoritaire sur ma bouche.

– Nous irons plus tard, Conso. Sauf si tu me le répètes encore une fois : là, on n'ira plus du tout, c'est compris ?

Furieuse, je lui ai tourné le dos et je suis partie en courant.

Ma mère n'a pas cherché à me rattraper. Au milieu de nulle part, où peut bien aller une petite de quatre ans presque cinq ?

Je me suis arrêtée une centaine de mètres plus loin, au bord de la route, et j'ai regardé mes pieds. Je me souviens encore : je portais des sandalettes blanches abîmées au bout, avec une fleur brodée sur le côté. Je sentais que je n'avais aucun pouvoir.

J'ai fini par me retourner vers la maison. Le pompiste était assis sur le bord d'une fenêtre, à moitié nu, une jambe dans le vide. Tranquille, il fumait. Derrière lui, les toitures rousses de Saint-Sauveur ressemblaient à un jeu de cubes renversé au pied de l'église. Au-dessus, le ciel du matin était transparent.

Je les avais entendus discuter à mon réveil, ma mère et lui, à travers la cloison de la chambre. « Il y a de l'embauche à la fabrique de catalogues, disait le pompiste. Je connais quelqu'un là-bas. Je lui parlerai de toi. » Et ma mère qui gloussait. Et leurs respirations étouffées sous les draps. Rose-Aimée



n'en faisait qu'à sa tête, comme d'habitude. Elle oubliait ses promesses, et je comptais pour du beurre, sans parler des bébés.

Une colère sauvage m'a soulevé l'estomac.

– Je veux pas rester ici! Je veux pas rester ici! ai-je hurlé en frappant le talus qui bordait la route.

Les talons de mes sandalettes écrasaient des blocs de glaise, faisant fuir les fourmis et sortir les vers de terre.

– Je veux pas! Je veux pas! Je veux pas!

Ça n'a servi à rien, bien sûr, mais j'ai fait ça pendant longtemps.

Puis midi a sonné à l'église de Saint-Sauveur, je suis revenue vers la maison et j'ai traîné mes sandalettes pleines de terre jusqu'à la cuisine.

– Tu as faim? m'a demandé le pompiste.

À cette époque, j'avais toujours faim.

Il avait enroulé un paréo tahitien autour de ses hanches. Il remuait quelque chose dans un caquelon, et ça sentait bon. Il a dit :

– Patates au lard à ma façon. Oignons caramélisés et omelette aux herbes.

Vaincue, j'ai tiré une chaise et je me suis assise. Mes jambes ne touchaient pas le sol. Au-dessus de ma tête, à l'étage, j'entendais pleurer mes frères tandis que ma mère chantait sous la douche.

– Je m'appelle Jean-Ba, a dit le pompiste.

Il a frotté quelques brins de thym entre ses mains jointes. Une pluie odorante est tombée dans le caquelon.

– J'ai dit à Rose-Aimée de t'inscrire à l'école. L'instituteur, c'est M. Sylvestre. Tu es déjà allée à l'école?

J'ai secoué la tête. Au squat, par principe,

personne n'allait à l'école. Livrés à eux-mêmes, les enfants couraient partout, cul nu, sans souci de rien. Ils regardaient les adultes jouer de la guitare, fumer beaucoup et s'endormir à n'importe quelle heure dans un désordre de jambes, de bras et de cheveux. Mais ici, aux confins du plateau et du pays des lacs, la plupart des conventions étaient encore respectées. Les enfants n'avaient pas les fesses à l'air, allaient à l'école, apprenaient des comptines, les règles de conjugaison et l'histoire de France.

– Con-so-la-ta..., a fait Jean-Ba en détachant les syllabes de mon prénom. Ça veut dire quelque chose en italien ?

Je l'ai observé entre mes paupières bouffies de larmes. Dans un hoquet, j'ai répondu :

– Ben oui. Ça veut dire « consolée ».

– Amusant, a souri le pompiste.

Puis il m'a fait un clin d'œil, et il s'est mis à danser, *wapidou wapida*, en bougeant ses hanches comme une vahiné, jusqu'à ce que j'arrête de faire la tête.

Cinq minutes plus tard, les yeux secs, je devrais ma part d'omelette et de patates au lard, et ma mère sortait de la douche pour s'occuper de mes frères.

Trois jours après, je faisais mon entrée à l'école de Saint-Sauveur, dans la classe de M. Sylvestre.

Le lundi suivant, ma mère trouvait une place, comme manutentionnaire, à la fameuse fabrique de catalogues.

Je ne le savais pas encore, mais les plus importantes années de ma vie venaient de commencer.

## Chapitre 4

Vendredi 23 :00

Le lapin chasseur refroidit dans l'assiette. Derrière la baie vitrée, la nuit n'a pas bougé. Nine non plus.

– Eh bien ? Tu ne manges rien, constate Titania.

– Si si, dit Nine avec l'air de quelqu'un qu'on réveille en sursaut.

Machinalement, elle pique dans un morceau tiède. Sans doute la dernière chose qu'elle pourra avaler avant un siècle.

– Tout à l'heure, tu as dit que...

La jeune fille s'interrompt, le temps de rassembler ses idées, se raclant la gorge pour défaire le nœud qui l'étrangle.

– Tu as bien dit qu'Octo est parti à l'aéroport... pour aller chercher Orion et Rose-Aimée ?

– C'est ce qu'il m'a écrit.

– Alors, ça veut dire qu'ils seront vraiment ici demain ? Tous les trois ? Dans cette cabane ?

– Si tout va bien, oui.

– Mais... (Nine cligne des yeux et regarde le plafond comme si on pouvait voir le ciel à

travers.) Tu m'as toujours dit que ta mère était morte.

– Je sais. Et d'une certaine façon, elle l'était.

Nine prend le temps de répéter cette phrase absurde dans sa tête : d'une *certaine façon*, elle *était* morte.

– Et donc, Octo..., continue Nine, c'est ton petit frère ?

– Un de mes frères, oui. Orion et lui sont jumeaux.

– Je vois, murmure Nine.

Elle aspire un peu d'air. Pas trop, de peur que la tête lui tourne. Chaque mot qu'elle prononce ensuite, chaque syllabe, est articulé avec exagération, comme si elle s'adressait à une vieille dame un peu sourde.

– Alors primo, contrairement à ce que tu as toujours prétendu, tu n'es pas fille unique ?

– Non.

– Deuzio, tu n'es pas orpheline ?

– Non.

– Et tertio, tu ne t'appelles pas Titania ?

– Pas vraiment. Disons que c'est un nom d'emprunt. Un pseudo, si tu préfères.

– Donc, conclut Nine, tout ce que tu m'as raconté sur ta vie jusqu'ici était faux. Tout était bidon ? C'est ça ?

– J'étais obligée de te mentir, explique Titania. Mais il se trouve que depuis hier matin, je ne suis plus obligée. C'est pour ça que nous sommes venues ici.

Nine repousse lentement son assiette. Pour un peu, elle la balancerait contre le mur avec le reste de viande en sauce.

Elle respire plusieurs fois en essayant de chasser la boule en travers de sa gorge.

Cette année, poussée par les copains du club ou du lycée, elle a bu de l'alcool dans certaines soirées. Des trucs forts mélangés à des sodas, des shots de tequila qui lui ont brûlé l'estomac, des Jäger Bombs qui ont pulvérisé chaque cellule de sa glotte jusqu'à son cerveau. Jamais de vin.

– Je peux en avoir un peu ? demande-t-elle.

Titania observe la bouteille de Château Talbot posée devant elle, puis sa fille, grande et magnifique, assise de l'autre côté de la table.

– Je peux en boire un peu avec toi ? répète Nine en tendant son verre à moutarde. J'ai besoin d'un remontant, là.

Titania éprouve un bref moment de panique et regrette de ne pas pouvoir déléguer la réponse à quelqu'un d'autre. Au père de Nine, par exemple, même si Yann n'a jamais fait preuve de beaucoup d'attention et encore moins d'autorité.

– Non, décide-t-elle.

– Mais pourquoi ? sursaute Nine, scandalisée.

– Tu me poses la question, je te donne ma réponse. La réponse est non.

– Tu me prends pour une gamine, c'est ça ?

– Il y a des façons plus intéressantes de grandir, bichette.

– Arrête de m'appeler bichette ! C'est complètement niais !

Nine se lève, si brusquement qu'elle fait tomber sa chaise.

– Tu crois quoi ? Que je vais être saoule avec un verre de vin ?

– Pourquoi ? Tu l'as déjà été ?

Nine ne réussit pas à masquer son trouble. Elle se revoit, deux mois plus tôt, chez cette fille de terminale S dont elle a oublié le nom, au milieu d'une cuisine qui sentait le chien mouillé et le fromage rance, assise devant l'enfilade de petits verres. Il y avait du bruit, de la musique, des corps accroupis dans des coins. Marcus était là, parmi les invités. À cette seule évocation, un jet acide lui inonde la gorge.

– Si je comprends bien, tu n'as pas besoin de mon autorisation pour faire n'importe quoi, grogne Titania. On en reparlera. Pour le moment, tu bois de l'eau. Et tu ramasses ta chaise.

– Non. J'en ai marre. J'ai froid et j'ai sommeil ! On dort où dans cette baraque ?

Calmement, Titania rebouche la bouteille de vin. Elle la pose par terre avant de verser de l'eau dans son propre verre.

– Tu dormiras une autre fois, Nine. Je viens à peine de commencer l'histoire. Et je te l'ai dit tout à l'heure : elle est longue. Si tu as froid, il y a des vêtements dans ton sac de voyage.

Prenant sa fourchette comme si de rien n'était, la Fée du suspense se décide à manger. Nine lui jette un regard assassin. Non seulement elle trouve sa mère égoïste mais aussi tellement... comment dit-on, déjà ? Ne trouvant pas le mot, elle explose :

– Mais c'est dingue, merde ! On dirait que tu me racontes tout ça comme si j'étais... je sais pas ! Une de tes lectrices, tiens ! Tu me jettes à la figure des noms, des dates, des souvenirs, bing, bing, bing. Mais je ne suis pas une lectrice, je te rappelle ! JE SUIS TA FILLE !

Disant cela, Nine pâlit d'un coup. Un frisson passe.

– À moins que...

– Non! sursaute Titania en lâchant sa fourchette. Bien sûr que tu es ma fille! Ma seule et unique fille, ma fille adorée! Je te le jure!

– Super, ironise Nine. Et est-ce que tu t'es demandé un instant si ta *fille adorée* avait envie d'écouter tout ça ce soir? Tu t'es demandé si j'étais prête?

Le visage de Titania s'assombrit. Bien sûr qu'elle s'est posé la question.

– Personne n'est jamais prêt à entendre la vérité. Je peux te le dire d'expérience, il n'y a pas de bon moment pour ça. Il arrive, et on n'y peut rien.

– Eh bien moi, si!

Nine plaque tout à coup ses deux mains sur ses oreilles et se met à chanter à tue-tête, *lalalalala*, comme une gamine de quatre ans insupportable qui refuserait d'obéir.

Titania pince les lèvres et reste immobile sur sa chaise. La révolte de sa fille lui paraît juste, évidemment, mais comment faire?

– Je te demande pardon, dit-elle.

– *Lalalala...*

– Je te demande pardon! répète plus fort Titania.

– *Lalalala...*

– Arrête, Nine! C'est bon! Il est trop tard, de toute façon!

Nine se tait, retire ses mains de ses oreilles et baisse lentement les bras. Elle fixe sa mère droit dans les yeux. Pour la peine, elle voudrait que ce regard la brûle, la transperce, la pulvérise.

– Je te demande sincèrement pardon, répète encore Titania d'une voix moins assurée.

La Fée du suspense prend le temps d'essuyer sa bouche avec sa serviette en papier. Elle prend le temps de rouler le carré de papier, puis, de le dérouler, de le plier en deux, en quatre, en huit, avant de poursuivre :

– Depuis hier matin, je te jure que j'ai tourné la question dans tous les sens. J'aurais pu te laisser seule à Paris, c'est vrai. J'aurais pu venir ici, sans toi, et attendre encore des semaines, voire des années, avant de te raconter la vérité. Si j'ai décidé de t'emmener, c'est justement parce que je ne te considère plus comme une gamine. Au contraire, Nine ! Je pense que tu es une fille formidablement intelligente, mûre, drôle, futée, rapide. Je te respecte trop pour te laisser à l'écart de ta propre histoire un jour de plus. Tu comprends ?

– Non.

Nine lui tourne le dos et se retrouve nez à nez avec cette nuit épaisse qui colle à la baie vitrée comme une nappe de goudron. C'est bête, mais elle pense à son maillot et à sa serviette, restés en boule dans son sac de piscine. Il faudrait les suspendre pour qu'ils sèchent. Elle pense aussi qu'il faudrait prévenir le club qu'elle ne viendra sans doute pas à la compète de dimanche. Elle pense à Marcus. Elle pense à ses copines, à sa vie.

Depuis sa naissance, elle a vécu en tête à tête avec sa mère. Le duo immuable. Personne chez qui aller fêter Noël ou les anniversaires, pas de grand-mère, pas de grand-père, pas d'oncle, ni de tante, ni de cousin, ni de cousine et presque pas de père ! Seulement elle et Titania, isolées comme



les dernières représentantes d'une espèce en voie d'extinction. Et voilà que maintenant...

Un mot lui obstrue la gorge. Il enfle à toute vitesse. Et soudain, les larmes l'emportent et le mot explose sur ses lèvres :

– Tu m'as trahie, maman ! Pourquoi ? Pourquoi tu m'as trahie ?

La question est plus violente qu'une gifle. Titania encaisse. Elle s'y attendait. C'est mérité.

– Je suis désolée, répète-t-elle bêtement.

Elle se lève à son tour, passe de l'autre côté de la table et s'approche de sa fille, les bras ouverts.

– Viens, dit-elle avec douceur.

Nine hésite (mais pas tant que ça) avant de se laisser tomber contre la poitrine offerte. La colère, le désarroi et l'effroi se disputent, là, à l'intérieur. Est-ce qu'on peut porter plainte pour tout cela en même temps contre sa propre mère ? Est-ce qu'on peut à la fois porter plainte et se laisser consoler par la même personne ? Car malgré tout, le visage enfoui dans son cou, Nine constate qu'aucun endroit au monde n'est plus rassurant.

– Je comprends, murmure Titania en serrant sa fille. Pleure, ma bich...

Oups.

– Ça va, c'est bon, dit Nine entre deux sanglots. Tu peux encore m'appeler bichette.

– Ah ? Tu es sûre ?

– Oui.

– Mais... tu as dit que c'était niais.

– C'est niais, mais ça va.

– D'accord bichette, soupire Titania avec soulagement.

Elle berce le corps de Nine, ce grand corps autrefois si petit qu'il tenait tout entier entre sa paume et le creux de son coude. Elle sent les cheveux de Nine qui volent contre sa joue. Elle se remémore toutes les fois, depuis seize ans bientôt, où elle s'est évertuée à consoler sa petite. Pour un genou écorché. Pour une dispute entre copines. Pour une grosse fatigue ou un trésor perdu.

– D'accord, répète-t-elle. D'accord ma bichounette.

– Eh, proteste Nine. Faut pas exagérer, quand même.

Titania se met à rire en silence.

– Bichette, minouchette, poussinette, murmure-t-elle.

Malgré elle, Nine se met à rire aussi, entre deux larmes tandis que le mot qu'elle cherchait tout à l'heure lui revient soudain : désinvolte. Sa mère est désinvolte. Mais elle n'a plus envie de s'énerver, à présent.

Elles restent ainsi, collées, pendant un moment incalculable, chacune remontant le courant violent de ses pensées, jusqu'à ce que Nine se sente assez forte pour se défaire de l'étreinte.

– Est-ce qu'ils savent que j'existe ? Ta mère et tes frères, je veux dire... Tu leur as parlé de moi ?

Titania lui fait signe que oui.

– Quand est-ce que tu les as vus ? la presse Nine. Tu leur as dit quoi sur moi ? Ils savent que je suis ici ? Ils savent qu'ils vont me voir ?

En guise de réponse, Titania pose ses mains bien à plat sur les épaules de sa fille :

– Attends. Ne bouge pas. Je vais te montrer quelque chose.

ON LIT  
PLUS  
FORT.  
COM

[WWW.ONLITPLUSFORT.COM](http://WWW.ONLITPLUSFORT.COM)



# L'aube sera grandiose

Anne-Laure Bondoux

Cette édition électronique du livre

*L'aube sera grandiose*

d'Anne-Laure Bondoux a été réalisée le 17 décembre 2019

par Melissa Luciani et Françoise Pham

pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

achevé d'imprimer en mars 2020, en France,

par l'imprimerie Maury Imprimeur

(ISBN : 978-2-07-513140-7 – Numéro d'édition : 355335).

Code sodis : U28103 – ISBN : 978-2-07-513142-1

Numéro d'édition : 355337

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949

sur les publications

destinées à la jeunesse.